

Les Limites De La Région Méditerranéenne En France

Mm. Durand

To cite this article: Mm. Durand (1886) Les Limites De La Région Méditerranéenne En France, Bulletin de la Société Botanique de France, 33:9, XXIV-XXXIV, DOI: [10.1080/00378941.1886.10830163](https://doi.org/10.1080/00378941.1886.10830163)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1886.10830163>



Published online: 08 Jul 2014.



Submit your article to this journal [↗](#)



Article views: 37



View related articles [↗](#)



Citing articles: 1 View citing articles [↗](#)

les caulinaires ovales deltoïdes, courtes, semi-amplexicaules; toutes largement et presque régulièrement ridées-ondulées en travers, comme gaufrées. Capitules grands; ligules jaune d'or, les extérieures bordées d'un jaune orangé vif; achaines noirâtres, arqués et striés.

Nous l'avons trouvé dans le Capsir, en compagnie de MM. Timbal, Dr Jeanbernat et Gautier, au-dessus de Réal, dans les éboulis de la vallée de Sansa, à Carruby; elle vient aussi au Laurenti.

L'ensemble des caractères cités ci-dessus ne se retrouvant pas dans les formes voisines, il est permis de considérer le *P. tuberosa* Lap. comme une bonne espèce.

En réponse à une question posée par M. Malinvaud, M. Timbal-Lagrange donne quelques détails sur l'*Hieracium alatum* qu'il regarde comme probablement issu du croisement du *Crepis paludosa* et de l'*Hieracium Neocerinthæ*. Les organes de végétation se rapportent surtout à la première espèce, tandis que les organes floraux rappellent ceux de la seconde, qui semble par suite avoir été la plante mère. Cette conclusion est d'ailleurs exclusivement tirée de l'examen des caractères de l'hybride.

M. Malinvaud approuve les réserves dont M. Timbal fait suivre son appréciation. Les faits de croisement d'espèces appartenant à des genres différents sont peu communs, et d'autre part rien de moins certain, en dehors des résultats obtenus par l'expérimentation, que le rôle joué par les parents présumés.

M. Flahault fait à la Société la communication suivante :

LES LIMITES DE LA RÉGION MÉDITERRANÉENNE EN FRANCE,
par MM. DURAND et FLAHAULT (avec une carte).

Dans un remarquable travail publié il y a quelques mois (1), M. O. Drude s'est efforcé de tracer les lignes générales qui limitent les différentes régions botaniques et de fixer les principaux caractères de chacune d'elles. Sans entrer, à l'exemple de Grisebach, dans l'étude des causes qui agissent sur la dispersion et la distribution des plantes, il a voulu surtout esquisser le tableau des différentes flores, rapprocher celles qui se ressemblent et les distinguer de celles avec lesquelles elles présentent moins d'affinités. Plus frappé des traits communs que des différences,

(1) O. Drude, *Die Florenreiche der Erde* (Petermann's Mitteilungen; Ergänzungsheft, n° 74, 1884).

M. Drude conclut généralement à la nécessité d'envisager les flores d'une manière plus synthétique qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Au lieu des vingt-quatre domaines de Grisebach, il admet quatorze grandes régions, divisées en plusieurs domaines, qui présentent entre eux plus de caractères communs qu'avec aucune autre région.

Dans l'état actuel de la science, déterminer les causes qui président à la distribution des plantes ou à la répartition des différentes formes végétales n'est pas plus facile qu'à l'époque où M. A. de Candolle montrait par quels moyens on peut songer à poser les lois scientifiques de la géographie botanique. S'il est vrai que la physiologie des plantes a fait depuis cette époque de grands progrès, encore faut-il reconnaître que nous ignorons pourquoi telle forme ou telle famille est étroitement liée à certaines conditions climatiques, pourquoi, par exemple, les arbres à feuilles persistantes remplacent les végétaux à feuilles caduques dans les régions les plus sèches, pourquoi les Palmiers exigent des températures plus élevées que les Saxifragées et les Renonculacées. Nous devons donc, en géographie botanique, nous contenter pour le moment de considérer les faits sans remonter aux causes qui les produisent.

Considérant la géographie des plantes au point de vue étroit de la distribution des espèces, il faut de même reconnaître que, si beaucoup de régions nouvelles ont été explorées depuis un demi-siècle, la science n'a pas retiré des récentes découvertes tout le bénéfice qu'elle en pouvait espérer. La plupart des ouvrages de botanique systématique, si limité que soit le territoire étudié, ne suffisent pas à donner une juste idée de la végétation d'une contrée; les Flores, telles qu'elles sont le plus souvent rédigées, donnent la même importance à toutes les espèces, les plantes les plus rares y sont signalées au même titre que les plus communes. Il en résulte une difficulté que nous avons souvent éprouvée, lorsque nous avons voulu nous rendre compte de la physionomie de la végétation d'un pays d'après une Flore. Bien plus, si au lieu d'une Flore, qui comprend nécessairement toutes les plantes de la région, il s'agit d'une exploration plus ou moins complète, de comptes rendus d'herborisations, par exemple, il arrive le plus souvent qu'on signale uniquement les plantes qui ont paru les plus dignes d'être remarquées, suivant les tendances arbitraires de chacun. Dans une région alpine, on ne signale d'ordinaire que les plantes des hauts sommets, nous laissant ignorer quels végétaux des régions basses s'élèvent jusqu'aux neiges; le botaniste du Nord herborisant sur les bords de la Méditerranée note les plantes qu'il n'a pas coutume de trouver dans son canton, tandis que le botaniste méridional herborisant avec lui néglige les espèces qu'il rencontre journellement pour accorder son attention aux plantes qu'il n'observe pas d'habitude.

Les travaux publiés sur la flore de nos provinces méridionales n'échap-

pent pas à ce défaut; tout au plus mentionnent-ils, en quelques lignes, qu'on peut séparer le territoire étudié en deux régions distinctes. Nous pouvons signaler pourtant une remarquable exception. Les savants auteurs de la *Flore de Montpellier* ont mieux compris que leur rôle ne devait pas se borner à la description des espèces; l'un d'eux, dans une introduction qui ajoute beaucoup à l'intérêt de l'ensemble, a précisé, autant que la chose est possible lorsqu'il s'agit d'un territoire limité, les caractères de ce qu'il nomme la région de l'Olivier par rapport à la région montagneuse. Disons, avec Grisebach, « région méditerranéenne et région forestière », ou avec M. Drude « domaine atlantico-méditerranéen et domaine de l'Europe moyenne », et les données fournies par la *Flore de Montpellier* pourront être généralisées et appliquées à tous les territoires analogues.

Il faut reconnaître que, d'une manière générale, les principes formulés à plusieurs reprises par les maîtres les plus autorisés n'ont guère été appliqués (1).

Sous l'impression de l'insuffisance de la méthode presque toujours suivie, M. G. Bonnier a insisté (2) avec l'un d'entre nous, sur l'utilité qu'il y aurait, au point de vue qui nous occupe, à signaler les espèces végétales, par ordre de fréquence, en les groupant en trois catégories : celles qui forment le fond de la végétation, les espèces abondantes, et enfin les moins répandues. Ce procédé est facile à appliquer; il suffit de choisir dans la région qu'on étudie les stations similaires, de dresser la liste des plantes qui y croissent par ordre de fréquence, de les additionner, pour ainsi dire, et d'établir une liste qui résume les renseignements en les simplifiant et en les synthétisant. Les procédés de D. d'Urville et d'O. Heer (3), malgré l'apparence de rigueur qu'ils offrent, ne fournissent pas de résultats plus certains, nous en avons fait l'expérience; il est d'autant plus inutile de songer à les appliquer qu'ils sont moins commodes.

Le mémoire de M. Drude nous détermine à revenir sur cette question de méthode. La région méridionale, sur laquelle nous voulons insister, subit, de la part de l'auteur, des modifications importantes, si nous l'envisageons d'après la définition de Grisebach (4).

Le savant professeur de Dresde la désigne sous le nom de *boréo-sub-tropicale*. Se plaçant à un point de vue plus large que ne l'avait fait Grisebach, il la considère comme intermédiaire entre l'Europe moyenne (Do-

(1) A. de Candolle, *Géographie botanique raisonnée*, I, p. 457 et suiv.

(2) Bonnier et Flahault, *Bulletin Soc. bot. de France*, XXVI, p. 20.

(3) De Candolle, *Géographie botanique raisonnée*.

(4) Grisebach, *Végétation du globe* (traduction de M. de Tchihatchef), I, p. 339-527 Paris, 1875.

maine forestier de l'Europe occidentale de Grisebach) et les forêts tropicales de l'Asie et de l'Afrique. Il la divise en quatre domaines : le premier comprend les Açores, les Canaries et Madère; le deuxième qui, reçoit le nom d'*atlantico-méditerranéen*, embrasse toute la péninsule ibérique, toute la partie de la France où prospère le Chêne-vert, toute l'Italie, la Turquie et la Grèce, les rivages méridionaux de la mer Noire, les côtes de l'Anatolie, de la Syrie et de l'Égypte, et toute l'Algérie, y compris les hauts plateaux. Le domaine du sud-ouest de l'Asie est limité au nord par le Caucase et les rivages méridionaux de la mer Caspienne, par le versant sud de l'Himalaya; il s'étend à la plus grande partie de la vallée de l'Indus et aux bords du golfe Persique. Le Sahara et le nord de l'Arabie constituent le quatrième domaine méditerranéen, limité au Sud par une ligne qui oscille entre les quinzième et vingtième parallèles.

Toute la France méditerranéenne est comprise dans le domaine atlantico-méditerranéen; M. Drude l'étend au delà des limites que lui assignait Grisebach, en s'appuyant sur ce fait que le Chêne-vert prospère dans la vallée de la Garonne, et jusqu'à la Rochelle. C'est sur cette limite qu'il nous paraît utile de donner quelques éclaircissements.

Les botanistes familiarisés avec les flores du midi de la France sont, croyons-nous, unanimes à regarder le bassin de la Garonne comme bien distinct de la région méditerranéenne, telle que nous pouvons l'étudier dans toute la Provence, la plaine du Bas-Languedoc et le Roussillon. Que l'on considère une portion quelconque de notre littoral méridional, on lui reconnaît une physionomie particulière. Nulle part la forêt n'apparaît avec la grandeur qu'elle revêt dans l'Europe tempérée; les arbres à feuilles caduques ont disparu; ils sont remplacés par des végétaux à feuilles persistantes sombres, aux tons métalliques ou grisâtres, auxquels les saisons n'apportent pas de changement notable. Le Pin d'Alep, les Cyprés, les Chênes-verts ont pris la place des Hêtres, des Chênes-blancs, etc.; les arbrisseaux et les herbes au feuillage tendre des forêts du Nord cèdent le pas à une légion de végétaux plus ou moins ligneux, souvent épineux, fréquemment aromatiques, presque tous à feuilles persistantes, dont l'ensemble constitue le *maquis* des Corses ou les *garigues* du midi de la France. Il suffit d'y ajouter un nombre de plantes annuelles considérable comparativement aux flores plus septentrionales, pour avoir une idée juste de notre région méditerranéenne française.

C'est à un ensemble de caractères tout particuliers qu'elle doit la physionomie qui la distingue au premier abord, et qui marque une différence plus profonde entre la plaine du Bas-Languedoc et les forêts des Cévennes situées à quelques kilomètres au nord, qu'entre un point quelconque du littoral français de la Méditerranée et les forêts de l'Atlas ou la vallée du Nil, pour ne citer que des régions connues.

L'erreur de M. Drude nous donne la preuve de l'insuffisance habituelle des ouvrages de botanique systématique au point de vue de la délimitation naturelle des flores.

Mais est-il possible de tracer en France la limite de la région méditerranéenne et de la région forestière? Elle peut l'être partout sans difficulté; elle l'est toujours plus aisément que ne l'est, dans le nord de l'Europe, la limite de la région forestière et de la région boréale.

Des conditions topographiques particulières posent presque partout, dans le midi de la France, une barrière entre les deux flores. Vers le Nord et l'Ouest, les pluies ne manquent à aucune saison de l'année; dans le Midi, l'été est généralement dépourvu de pluies; au Nord et à l'Ouest, l'hiver vient seul arrêter toute la végétation; au Sud, le repos hivernal n'est pas complet et il est de courte durée; mais aux mois d'été correspond un arrêt de la végétation presque partout plus long et plus complet que le repos hivernal.

Sans chercher à formuler l'action intime que de semblables différences climatiques exercent sur la végétation, nous pouvons du moins établir ce fait essentiel, que les trois conditions énoncées plus haut sont inséparables; ce sont : 1° l'apparition à peu près exclusive des essences forestières à feuilles persistantes (indépendamment des Conifères, dont l'aire générale s'étend jusqu'aux limites des forêts); 2° la prédominance des arbrisseaux vivaces à feuilles persistantes et souvent aromatiques; 3° le nombre considérable des plantes annuelles.

Ces trois conditions réunies distinguent la région méditerranéenne; quand l'une d'elles manque, les autres disparaissent aussitôt.

Depuis quelques années, nous nous sommes occupés de tracer la ligne de séparation des deux flores; nous nous sommes servis pour cela de la méthode appliquée par l'un d'entre nous en collaboration avec M. G. Bonnier pour l'étude de la flore scandinave. Notre intention ne saurait être de publier les listes que nous avons dressées depuis cinq ans dans la partie méridionale des Alpes, dans les Pyrénées orientales et dans les Cévennes; il n'est pas utile que le lecteur passe par tous les sentiers que nous avons suivis; il nous paraît plus simple de lui faire embrasser d'un coup d'œil le chemin parcouru, en envisageant les choses de plus haut, en synthétisant nos observations.

Si donc nous résumons les listes dressées sur le littoral de la Provence, nous remarquons que les arbres et arbustes qui impriment au paysage sa physionomie caractéristique sont :

Quercus flex.
— *coccifera.*
Pinus halepensis.
— *maritima.*
Cupressus sempervirens.

Cistus monspeliensis.
— *albidus.*
Pistacia Lentiscus.
Juniperus Oxycedrus.

Suivant les conditions du terrain, le *Quercus Suber* remplace le *Q. Ilex*; le *Pinus maritima* laisse la place tout entière au *P. halepensis*, mais la physionomie générale est toujours et partout la même.

Dans le Bas-Languedoc, nous retrouvons le même faciès et les mêmes espèces dominantes; le *Pinus maritima* et le *Quercus Suber* disparaissent à peu près complètement avec les terrains siliceux; le *Pistacia Terebinthus*, plus souple à l'action des basses températures, prédomine sur le *P. Lentiscus*; mais le paysage n'a rien perdu de son caractère. Tous les arbres de la Provence se retrouvent du reste, avec les conditions géologiques analogues, dans la plaine et les montagnes du Roussillon.

Si nous comparons les arbrisseaux qui dominent dans nos trois provinces méridionales, nous observons encore une conformité remarquable entre elles. En Provence, ce sont, par ordre de fréquence :

Cistus monspeliensis.

Myrtus communis.

Rhamnus Alaternus.

Calycotome spinosa.

Arbutus Unedo.

Erica arborea.

Thymus vulgaris.

Dorycnium suffruticosum.

Jasminum fruticans.

Lavandula Stœchas.

Cistus albidus.

Smilax aspera.

Phillyrea angustifolia.

Oneorom tricoecum.

Daphne Gnidium.

Rhus Coriaria.

Bupleurum fruticosum.

Viburnum Tinus.

On y trouve, en outre, quelques espèces remarquables au point de vue qui nous occupe, telles que *Rhus Cotinus*, *Mercurialis tomentosa*, *Laurus nobilis*, *Pinus Pinæa*, *Rosmarinus officinalis*, *Nerium Oleander*, *Vitex Agnus-castus*. La plaine du Roussillon nous offre à peu près les mêmes espèces, mais avec des différences dans la fréquence relative. Le *R. Coriaria* est moins commun qu'en Provence; le *Nerium* ne s'y rencontre pas à l'état spontané.

Quand il s'agit du Bas-Languedoc, que le défaut d'abri expose en hiver aux effets fâcheux des vents froids du Nord, les différences sont plus grandes encore; le *Genista Scorpius*, le Romarin, l'*Erica multiflora* remplacent à peu près complètement le *Calycotome*, le Myrte et l'*Erica arborea*, qui n'y apparaissent que dans des localités particulièrement abritées ou de composition géologique spéciale. Le *Vitex*, le *Rhus Cotinus* et le *Nerium* n'y existent pas.

La distribution des plantes herbacées sur notre littoral méditerranéen peut aussi se résumer en peu de lignes, comparativement à la flore herbacée du domaine de l'Europe forestière. Elle se fait remarquer surtout par le grand accroissement du nombre des Labiées, des Composées, des Papilionacées, des Euphorbes vivaces, des Monocotylédones bulbeuses ou tuberculeuses : Iris, Narcisses, Asphodèles, Asperges,

Glayeuls, Orchidées, par la prédominance, parmi les Graminées, de certains types à physionomie spéciale, comme les *Stipa*, les *Brachypodium*, l'*Arundo Donax*.

Tout cet ensemble imprime au pays une physionomie si particulière, qu'elle ne saurait être méconnue de quiconque a mis le pied sur un point quelconque du territoire méditerranéen ; il suffit, pour en compléter les caractères botaniques, d'y signaler l'apparition de plusieurs familles ou genres exclus du reste de notre pays : Capparidées, Térébinthacées, Coriariées, Jasminées, Cytinées, Myrtacées, Laurinées, *Osyris*, *Vitex*, *Nerium*.

Que nous quittions maintenant le sol français pour comparer ce faciès avec celui des montagnes de la province de Murcie en Espagne, nous leur trouverons dans l'ensemble une étonnante ressemblance, avec l'introduction de quelques espèces dominantes nouvelles, entre lesquelles il suffit de signaler le *Chamaerops humilis*.

Il en est de même dans la région basse de notre Algérie ; le nombre des espèces nouvelles s'accroît, et plusieurs prédominent ; telles sont le Palmier-nain, le Caroubier (*Ceratonia siliqua*), le Jujubier (*Zizyphus Lotus*), le Thuya (*Callitris quadrivalvis*), le Laurier-Rose et le Chêne-liège. Les Cistes, les Lentisques, le Myrte, la Bruyère en arbre, le Laurier-Tin, les Genévriers (*Juniperus Phœnicea* et *J. Oxycedrus*), les Arbousiers y forment le fond des broussailles jusqu'à 1000 mètres d'altitude environ ; les plantes bulbeuses y deviennent plus nombreuses en espèces et plus abondantes encore qu'en Provence, sans rien changer à la physionomie générale du paysage que nous considérons comme absolument caractéristique du domaine atlantico-méditerranéen.

De même pourtant qu'on voit quelques plantes propres aux rivages de la mer s'éloigner plus ou moins des points directement soumis aux influences maritimes, on constate aussi que des végétaux méditerranéens s'élèvent le long des pentes de nos montagnes et se mêlent dans une certaine mesure aux végétaux de la flore forestière. Nous devons à l'un de nos confrères (1) un relevé des espèces méditerranéennes qui, s'étendant au delà de l'Olivier, se retrouvent dans l'Aveyron jusqu'à plus de 30 kilomètres au N. des limites de cet arbre.

Si nous cherchons à observer cette expansion de la flore méditerranéenne dans la flore forestière au pourtour de la Méditerranée française, nous pourrions ajouter à la liste locale dressée par M. Ivolas, le nom de quelques plantes que nous avons observées çà et là bien en dehors des limites de l'Olivier ; ce sont :

(1) J. Ivolas, *Bulletin Soc. bot. de France*, XXXII (1885).

Thymus vulgaris.
Lavandula vera.
Smilax aspera.

Genista Scorpius.
Rosmarinus officinalis.
Psoralea bituminosa.

On pourrait certainement en ajouter bien d'autres ; il nous suffit de constater qu'elles sont nombreuses.

Où trouverons-nous donc ce caractère qui nous permette de tracer une limite au milieu de cette pénétration réciproque des deux flores ?

Le Chêne-vert ne nous le fournit pas, comme le pense M. Drude ; Grisebach l'avait remarqué (1). Que nous nous élevions dans les Pyrénées orientales, dans les Cévennes, le long des pentes méridionales du Ventoux ou dans les Alpes maritimes, on constate qu'avec l'Olivier disparaissent à peu près complètement le Pin d'Alep, les Cyprés, les Figuiers, les Lauriers, la plupart des Cistes, des Lavandes, des *Smilax*, *Asparagus*, les Lentisques, les Asphodèles et les autres plantes tubéreuses ou bulbeuses qui occupent une si large place dans la flore de nos plaines du Midi ; elles sont remplacées par les plantes herbacées à tiges annuelles, vivaces seulement par leurs souches, qui font le tapis ordinaire de nos forêts de l'Europe centrale.

De tous les arbres à feuilles persistantes, un seul va bien au delà ; c'est le Chêne-vert ; nous le trouvons dans nos montagnes jusqu'au voisinage des Pins sylvestres, s'élevant ainsi parfois à 400 mètres au-dessus des derniers Oliviers et de presque toutes les plantes méditerranéennes.

Ajoutons que le Chêne-vert, peu sensible par lui-même à la nature chimique du sol, se trouve pourtant en lutte, sur les terrains siliceux, avec le Chêne-liège qui tend à l'y supplanter, sans toutefois atteindre jamais la même altitude.

Ainsi, d'une part, le Chêne-vert accepte des conditions climatiques qui ont éliminé la presque totalité des plantes méridionales, et d'autre part, la lutte inégale qu'il soutient en certains points avec le Chêne-liège l'exclut plus ou moins de plusieurs territoires où il trouve d'ailleurs un climat favorable. Ces deux raisons suffisent pour nous empêcher de prendre cette espèce comme moyen de déterminer la limite que nous cherchons.

L'Olivier, au contraire, insensible, ou peu s'en faut, à la nature chimique du sol, exige seulement des terrains secs ; les extrêmes de température entre lesquels il végète sont aussi en parfaite harmonie avec ce que nous savons de la flore méditerranéenne ; les basses températures n'ont d'effets désastreux pour lui que lorsqu'elles sont humides. Par les temps clairs habituels aux nuits froides du Midi, il supporte — 14° C. sans en souffrir. Ces basses températures sont plus rares en Bretagne

(1) Grisebach, *Végétation du Globe*, I, p. 529.

que dans le Bas-Languedoc, et pourtant l'Olivier n'y peut être utilement cultivé; l'humidité du climat l'en exclut.

L'impossibilité de supporter des températures aussi basses que le Chêne-vert, jointe à une grande exigence à l'égard de la sécheresse du climat, telles sont les causes qui déterminent les limites de culture de l'Olivier. Or, la sécheresse du climat et ces limites de température sont précisément les conditions moyennes exigées par la plupart des plantes méditerranéennes, dont l'Olivier nous paraît être le type.

Ces deux raisons ont paru si bonnes, que beaucoup d'auteurs ont donné à la région que nous étudions le nom de région de l'Olivier, et sans vouloir dépasser le but que nous nous sommes proposé, nous pensons qu'il n'est pas hasarde de dire que l'Olivier peut, sur tout le pourtour de notre grand bassin intérieur, servir à caractériser le domaine atlantico-méditerranéen; c'est du moins le résultat auquel nous conduisent les observations que nous avons faites dans le sud de l'Espagne, au voisinage des hauts plateaux de l'Algérie, et ce qui ressort, du reste, de la plupart des travaux qui ont trait à cette question (1).

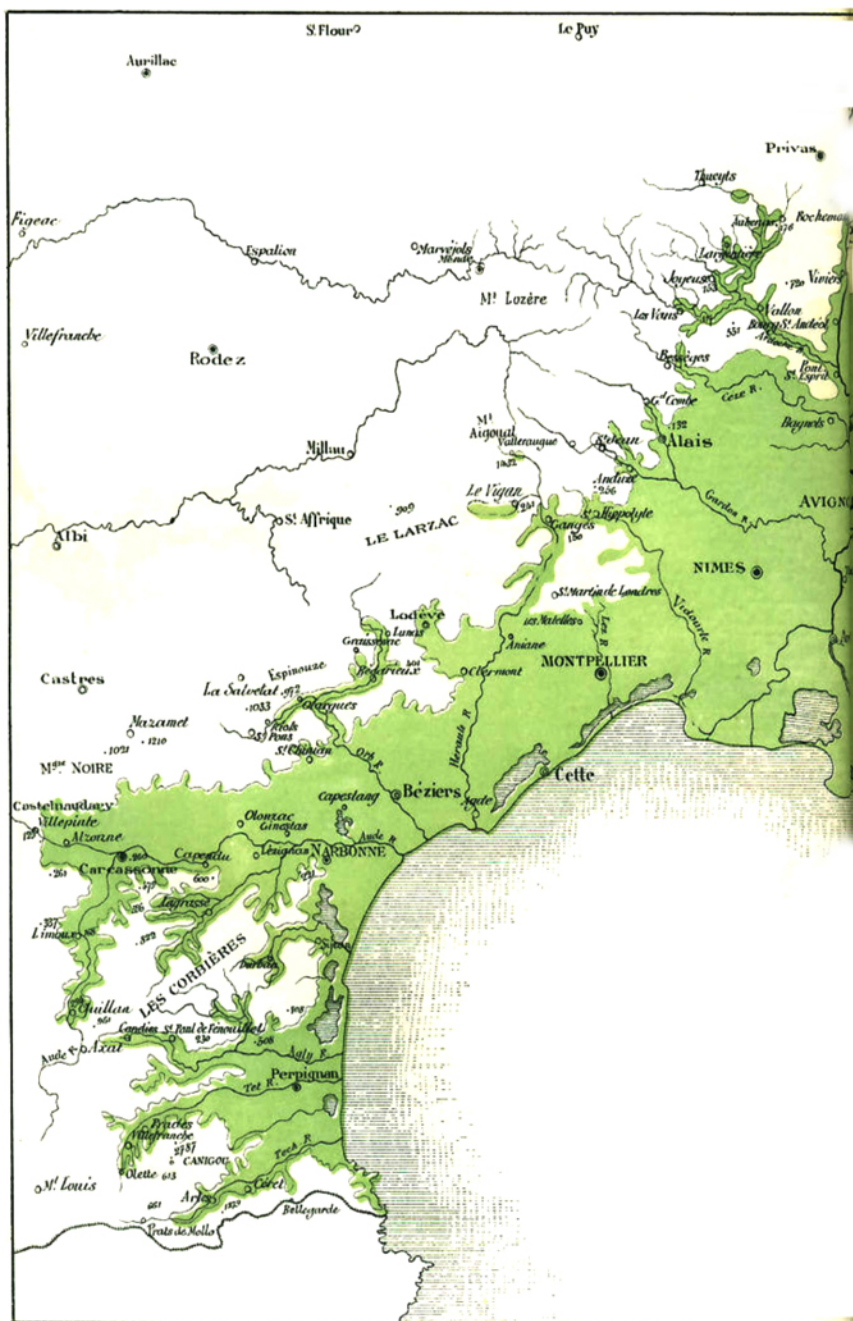
On sait qu'en raison même de la place qu'il occupe dans l'alimentation du Midi, l'Olivier y est cultivé partout où le climat ne s'oppose pas à sa culture, partout où l'on en peut attendre non pas un rapport commercialement rémunérateur, mais seulement les produits nécessaires à l'alimentation quotidienne; il est donc possible de tracer la limite de culture de l'Olivier sans interruptions, ni lacunes (2).

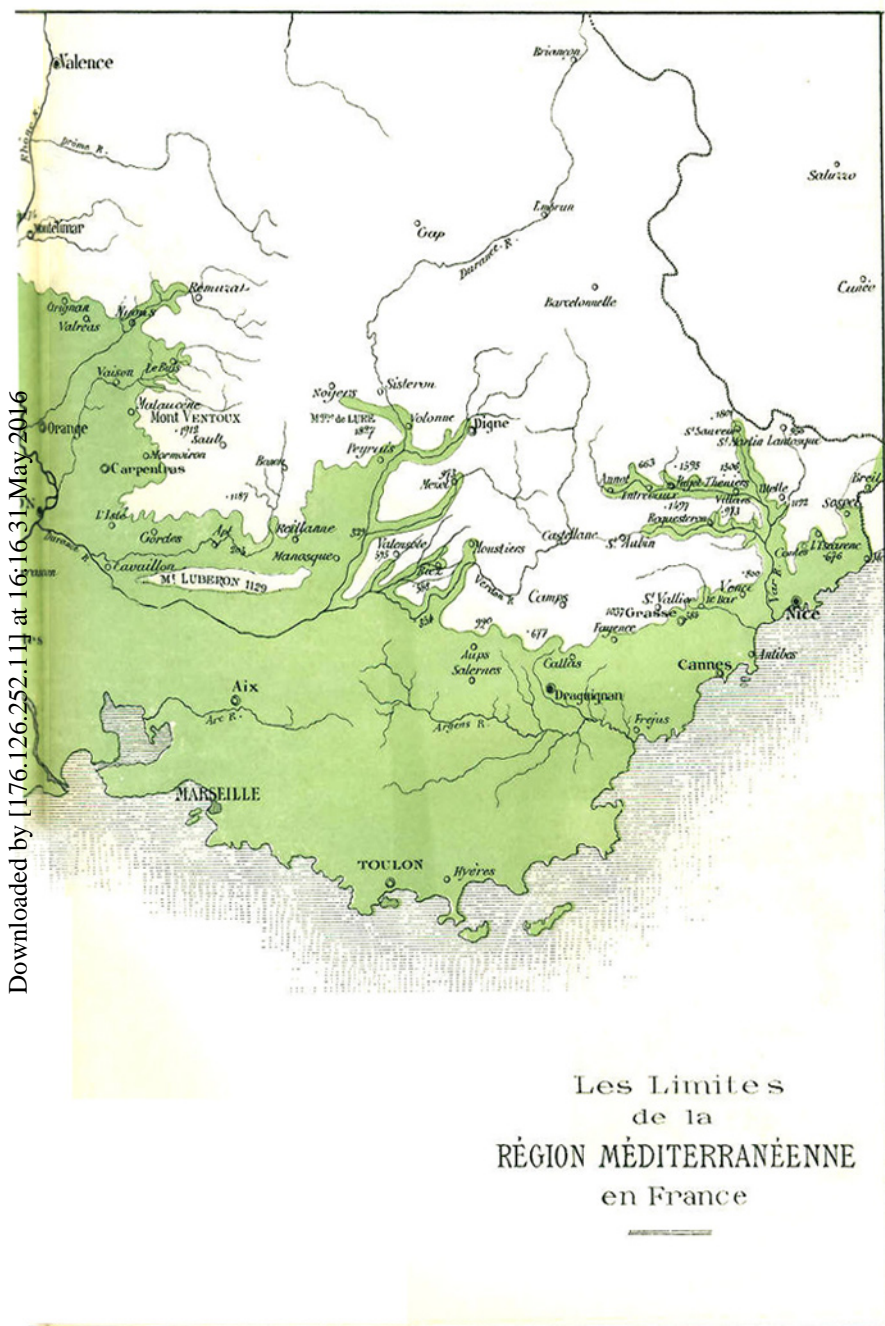
Ce tracé (voyez la carte), exécuté à l'aide de nombreuses explorations, grâce au bienveillant concours de l'administration des forêts, des administrations départementales et communales, grâce aussi aux utiles renseignements dont nous sommes redevables à divers agriculteurs, a été vérifié sur un grand nombre de points; il a été reproduit à une grande échelle dans le vestibule de l'École nationale d'agriculture de Montpellier.

Il est souvent d'une rare élégance. Il semble que les vallées des Pyrénées-Orientales et de l'Aude soient coupées par un plan horizontal suivant une altitude moyenne intermédiaire entre 300 et 400 mètres. Au-dessous de ce niveau, il n'est pas un vallon, pas un ravin où l'Olivier ne soit cultivé; au-dessus, il n'existe nulle part. Arrêté souvent par des

(1) Cosson, *Le règne végétal en Algérie* : Conférence faite à l'Association scientifique de France, Paris, 1879. — Trabut (L.). Les régions botaniques et agricoles de l'Algérie (*Revue scientifique*, 9 avril 1881). — Ardissonne F., *La vegetazione terrestre considerata nei suoi rapporti col clima*, in-8°, Milan, 1886, p. 66. — et les ouvrages cités par Grisebach, in *Végétation du Globe*, I, p. 528-556.

(2) Il faut remarquer pourtant que la limite de la culture de l'Olivier tend à s'abaisser à mesure que les moyens de communications et d'échanges deviennent plus nombreux; c'est ainsi qu'après avoir été cultivé à Montélimart, l'Olivier ne s'y trouve plus que dans quelques jardins.





massifs montagneux, l'Olivier a pénétré avec l'agriculture dans toutes les vallées, sans que jamais il soit arrêté par une autre cause que l'impossibilité de la culture; on remarquera comment il remonte dans les vallées du Jaur vers Saint-Pons, de l'Orb jusqu'au nord de Lunas, de l'Hérault, du Gardon, et surtout de l'Ardèche et de ses affluents, de la Durance et des vallées latérales. Il s'épanouit largement dans la dépression qui forme le seuil de Castelnaudary et surtout dans la vallée du Rhône, sur la rive gauche duquel il s'arrête en face de Viviers, tandis que sur la rive droite, il s'étend jusqu'à Rochemaure à 13 kilomètres au Nord.

Nous pouvons maintenant résumer en peu de mots ce que nous avons essayé d'exposer dans les pages qui précèdent :

Le domaine atlantico-méditerranéen est caractérisé par un ensemble de végétaux qui lui impriment une physionomie spéciale; leur développement est lié à l'existence de certaines conditions de température et de sécheresse qui varient dans une certaine mesure suivant les espèces. L'Olivier paraît, entre toutes, soumis d'une façon rigoureuse à ces conditions climatiques; sa culture s'étend partout où elle est possible; nous pouvons donc admettre que la limite de culture de l'Olivier coïncide exactement avec la limite générale de la flore méditerranéenne en France; cette limite peut être tracée d'une façon rigoureuse. Nous avons ainsi dans l'Olivier l'étalon que nous cherchions.

M. Malinvaud est d'avis qu'on prodigue à tort parfois l'appellation de *plante méditerranéenne*, qui devrait être restreinte, au moins en France et sauf de rares exceptions, aux espèces ne dépassant pas à l'état spontané les limites de la région de l'Olivier, ou ne s'en écartant que peu et accidentellement.

M. Timbal-Lagrave pense que la région méditerranéenne, considérée au point de vue de sa flore spéciale, s'étend assez souvent bien au delà des points où cesse la végétation de l'Olivier. M. Contejean assigne pour limite occidentale à la région méditerranéenne Capendu dans les Corbières; M. Timbal préfère placer cette limite vers Avignonnet (Haute-Garonne), où l'on ne cultive pas l'Olivier, mais où l'on constate quelques Chênes-verts mêlés au *Quercus pubescens*, ainsi qu'un certain nombre d'espèces, telles que *Helianthemum niloticum* et *salicifolium* Pers., *Polygala Timbali* Legendre, *Erodium romanum* L., *Ononis rectinata* L., *Micropus erectus* L., *Picridium vulgare* L., *Stachys heraclea* All., *Quercus coccifera* L., *Orchis papilionacea* L., *Allium roseum* L., etc., la plupart caractéristiques de la région méditerranéenne.

M. Flahault a déjà dit qu'un certain nombre de plantes appartenant à cette région dépassent en certains points les limites de l'aire géographique de l'Olivier, mais le plus souvent dans ce cas ce sont des colonies, qui, à la faveur de circonstances particulières, se sont établies plus ou moins loin de leur pays d'origine, sans constituer dans ces nouveaux habitats le fond de la végétation.

M. Duffort fait à la Société la communication suivante :

ANOMALIE DE L'*ALLIUM SICULUM* DÉCOUVERT DANS LA CHARENTE,
par M. DUFFORT.

Parmi les plantes les plus rares de France on comprend l'*Allium sicutum* Uria. La surprise fut générale lorsque M. Contejean annonça en 1877 que cette espèce, tout à fait méditerranéenne, venait d'être découverte dans le département de la Vienne par M. Parhazard. Trois ans plus tard, j'en rencontrai moi-même dans la Charente un unique échantillon, mais dans un état tellement avancé que toute détermination était impossible. Le maître vénéré des botanistes de l'Ouest, M. Lloyd, voulut bien en recueillir les graines et se charger de leur germination. Après cinq années de culture, il a vu se développer la plante qui fait l'objet de cette note et c'est grâce à ses soins et à son insistance pour me la faire retrouver qu'il m'est permis aujourd'hui de préciser en faveur de l'Ouest une nouvelle localité de cette intéressante espèce. L'*Allium sicutum* Uria croît dans une forêt des environs de Luxé (Charente). Son abondance y est assez grande et sa végétation magnifique, mais tous les échantillons que j'ai pu examiner présentent une particularité remarquable. Les deux ou trois premières fleurs de chaque ombelle, au lieu d'avoir les caractères généraux des Liliacées, sont tétramères et sont ainsi constituées : Périgone à huit divisions sur deux rangs, huit étamines fertiles sur deux rangs, quatre glandes nectarifères, ovaire à quatre loges.

Les auteurs qui ont eu à décrire cette espèce ne semblent pas avoir observé cette singulière anomalie. Grenier et Godron, Parlatore, Bertoloni, etc., n'en font pas mention. Il faut penser qu'elle est particulière aux échantillons charentais, et il m'a paru intéressant de la faire connaître.

M. Malinvaud rappelle que l'*Allium sicutum* était une des plantes les plus rares rapportées de la session d'Antibes en 1883. Les exemplaires provenaient de la localité des environs de Fréjus qui, jusqu'à ces dernières années, était considérée comme unique pour